

Si mineurs

LES ENFANTS
MIGRANTS
AU QUOTIDIEN

2/4

Le Ligueur et le CIRÉ vous proposent quatre portraits de jeunes migrants. Quatre histoires personnelles avec chaque fois une évocation de ceux, de celles qui ont aidé ces jeunes au cours de leur parcours migratoire.

Aldo (11 ans) est Rwandais. Avec ses sœurs, son frère, sa maman, il a pu rejoindre, il y a trois mois, son père réfugié en Belgique. Le regroupement familial a permis de mettre fin à une très longue absence qui a laissé des traces chez l'enfant.

“ Nous sommes ensemble, enfin ”

Aldo, ses deux grandes sœurs, son frère, son papa et sa maman ont vécu toute une série d'aventures angoissantes avant d'atterrir en Belgique. C'est à travers les yeux de ce jeune garçon de 11 ans que nous déroulons le récit de sa famille. Une histoire à cheval sur deux continents. De celles qui, en dépit de la distance, n'ont rien enlevé à l'unité de ce clan si attachant.

Par YVES-MARIE VILAIN-LEPAGE

Louvain-la-Neuve. Nous avons rendez-vous avec la famille Rukeratabaro, dont le papa, Marc, sort nous accueillir en tongs de cuir. Il est embêté. « *Mais comment, l'enfant n'est pas là ? Rha, il n'a pas compris qu'il devait rentrer. Venez* ». Nous sautons dans sa Lancia rouge 90's, à la rencontre de « l'enfant » donc. L'enfant ? Aldo, 11 ans en 4^e primaire, fraîchement arrivé sur le territoire.

Rapide petit détour par l'école communale de Blocry, orientée identité collective pour enfants de tous horizons. Marc, le papa est épaté. « *C'est incroyable leur manière de faire. En trois mois, je suis ébahi des progrès de l'enfant. Il parle français de mieux en mieux et comprend presque tout ce qu'on lui dit. Bon, là, il n'avait pas compris qu'on avait rendez-vous...* ». Aldo n'est pas bavard. Seule Annemiek, notre photographe, réussira à le mettre à l'aise. Il répond par oui ou par non. Il a le regard d'un enfant apaisé, mais pas tranquille. « *Il me colle,*

© Toutes les photos par Annemiek Hofer
sauf la photo de Laura Merla p. 20





plaisante Marc. *Depuis que nous nous sommes retrouvés, il veut tout le temps être avec moi. Pendant toute notre séparation, il a eu un choc. Une dépression, 'une dépréciation psychologique' nous a-t-on dit* ». Pas étonnant pour un petit privé de son père pendant plus de trois ans. Le récit de leur famille se dévoile lentement. Par bribes. Nous rentrons chez eux. Un kot pour cette famille de 4 enfants qui nous accueille « à l'africaine » nous expliquent-ils. À tour de rôle la fratrie vient nous serrer la main. On se sent encombré de nos masques et de nos gestes barrières qui nous empêchent de manifester un minimum de chaleur. Hervé, 22 ans, Géraldine, 20 ans, Évelyne, 17 ans et Sylvie la maman. « Madame » comme l'appelle Marc à chaque fois qu'il la mentionne. Les enfants racontent leurs impressions. Un peu statiques. Un peu gauches. Un peu comme si on leur faisait passer un interrogatoire. Mais le tout est orchestré, commenté et animé par Marc qui complète les infos à chaque passage de ses beaux rejetons. C'est quand Sylvie prend la parole que leur histoire se déploie.

« Fuis, ne reviens pas »

En 2014, Marc, alors juge dans la ville de Kibuye, a l'opportunité de venir étudier le Droit à l'UCLouvain. À cette occasion, il rencontre des militants dans l'opposition du gouvernement Kagame. Marc adhère et marche à leur côté à Bruxelles. Hélas les frontières de notre petite planète sont poreuses. L'homme est pris en photo lors d'une manif et son militantisme se sait jusqu'à Kibuye. À l'occasion de vacances, Marc y rejoint sa famille. Il croise son beau-frère, membre des services secrets, qui le met en garde. « Fuis et ne reviens pas, tu es dans le collimateur de l'armée ». Ni une, ni deux, notre père de famille regagne, seul, le plus discrètement possible la Belgique. Sa famille sur place est en danger. Il exhorte Sylvie à se réfugier

L'objet. Aldo est marqué par son odyssée. Quand on lui demande si un objet lui a donné du courage, sans hésiter, ni dire un mot, il disparaît et réapparaît immédiatement. Ses parents pensent à une photo de Marc. Non. C'est ce petit bonhomme musclé et articulé, ce superhéros acheté sur le marché de Gisenyi et qu'il ne quitte jamais. Sylvie explique qu'il avait le droit à un objet le jour du départ et qu'il s'est empressé de le prendre. « Au moins il ne prend pas trop de place » rigole-t-elle.

chez sa maman dans la ville de Gisenyi. Ça ne suffira pas à calmer la fureur du gouvernement qui traque Sylvie, les enfants et a mis leurs têtes à prix en faisant circuler leurs photos. De l'autre côté de l'océan, Marc en est malade. « Je sais ce que l'armée est capable de faire aux familles des opposants. J'étais effrayé en permanence. J'étais dans la boue. On me racontait des histoires de décapitation. J'imaginais le pire ». Il conseille à Sylvie de fuir et de passer de l'autre côté de la frontière, en Ouganda. Mais le pays est trop proche du Rwanda. Il est devenu un lieu d'exil trop connu du gouvernement Kagame. Les opposants y sont traqués, déportés et trop souvent abattus sur place. Sylvie se dit que quitte à perdre la vie, autant le faire chez elle, dans son fief.

Pas de bagages, juste des cartables

Retour à Kibuye donc. Les enfants supportent mal ces allers-retours. Aldo connaît de sérieux troubles de la mémoire. Il enchaîne les déconvenues scolaires. Marc se démène en Belgique, épluchant ses droits qu'il connaît par cœur. Il frappe à toutes les portes. Pendant ce temps, au pays, la tension est palpable pour Sylvie et les enfants.

(suite en page 18)

“ Aldo a à son

Il faut fuir de nouveau. Mais loin. Ils rencontrent, via leur paroisse, une sœur qui peut les héberger au Kenya dans la ville de Nairobi. Loin. L'opération se fait en deux temps. La maman déguise ses enfants en écoliers et les fait partir en avion. « *Pas de bagages, juste des cartables remplis de cahiers et de stylos* ». Elle sait qu'elle les rejoindra deux jours plus tard avec Aldo. Eux, n'en savent rien. Elle décampe par la route, transite par la Tanzanie, la peur au ventre. Personne ne sait où elle, Aldo et Évelyne se trouvent. Pas même Marc. S'il leur arrive quoi que ce soit, ils disparaîtront sans que personne n'en sache rien. Heureusement, tous se retrouvent sans peine. De son côté, Marc obtient enfin, après de longues démarches juridiques, un visa humanitaire pour Sylvie, Aldo et Évelyne. Pas pour les deux aînés. Jusqu'au dernier moment, la maman attend pour en parler à Aldo. La mort dans l'âme, elle prépare ses grands. « *Nous allons partir sans vous. Votre vie est ici. Étudiez. Devenez libres et indépendants* ».

Le jour du départ approche. Les grands n'ont toujours pas leurs papiers. Une dernière fois, le samedi juste avant de partir, Sylvie consulte le site de l'Office des étrangers, résignée. Mais, stupéfaction. Elle hurle de joie, à tel point qu'elle réveille ses enfants. Les aînés ont leur visa. Toute la famille peut embarquer. Explosion. Danse de joie. Tellement qu'Aldo en tombe par terre! La famille se retrouve après ces longues années. Marc est tellement excité qu'il ne voit pas une vitre de l'aéroport et s'explode le nez... Son militantisme est-il cher payé? Sa famille le charrie. « *Toi, tu nous attires toujours de sacrées histoires* ». Lui n'en démord pas. « *Je suis navré, mais il faut parler. Témoigner. Se battre pour sa liberté, pour sauver notre pays. Il faut du courage* »

Nous avons devant nous une famille qui rayonne encore de ses récentes retrouvailles. Gagner l'Europe par temps de coronavirus ne les mine pas trop? Ils répondent d'un souffle. « *Nous sommes ensemble, rien ne peut gâcher ça* ». ◆

“ Les parents d'Aldo ont insisté sur les différents troubles qui ont frappé Aldo pendant l'absence de son père : dépréciation de soi, perte de la mémoire... Aujourd'hui ce qui tracasse le plus Marc, le papa d'Aldo, c'est le fait que son jeune garçon renie complètement ses racines rwandaises. Faut-il s'en inquiéter ou considérer au contraire qu'il s'agit d'un mécanisme de protection ?

Par YVES-MARIE VILAIN-LEPAGE

— Marc nous l'a répété à plusieurs reprises : « *Ce qui m'embête et que je n'arrive pas à comprendre, c'est que l'enfant a tourné le dos à son identité rwandaise. (Il s'adresse à lui) Hein Aldo? La Belgique, c'est bien, hein? Mais le Rwanda aussi. (Il le charrie) On va retourner vivre au Rwanda un jour hein, tu sais ça? Tu es fier d'être Rwandais, pas vrai?* ». Aldo, sourit. Il regarde ailleurs. Puis, gentiment, fait signe de la tête que non.

Une stratégie d'adaptation

Nous demandons à Marc si après toutes les épreuves qu'Aldo a traversées, il n'est pas légitime qu'il regarde davantage devant lui que dans le rétroviseur? De plus, comme on l'a dit dans les pages précédentes, son école rassemble plusieurs nationalités aux horizons et aux parcours différents. L'établissement scolarise beaucoup de primo-arrivants. On comprend qu'elle prend en compte chaque enfant pour bâtir une identité collective. Après trois mois d'école, Aldo goûte peut-être à cette nouvelle culture avec entrain? On en discute avec Alain Vanoeteren, coordinateur d'Ulysse (ulyссе-ssm.be), service de santé mentale spécialisé dans l'accompagnement de personnes exilées. « *Certainement, cette volonté d'appartenir à cette identité collective peut être une stratégie d'adaptation. Aldo fait*



Témoignages

tourné le dos identité rwandaise ”



“Son père doit comprendre :
ils n’ont pas
les mêmes souvenirs ”

Il faut comprendre qu’il s’agit d’une dictature effroyable, qui se justifie par son opposition au génocide qui laisse encore de traces. On peut le comprendre, l’accepter, trouver cela justifié et pour autant en être dégoûté par Kagame. Qu’est-ce que les racines dans un contexte où début 2000, on décide subitement que l’enseignement se fera en anglais, par exemple ? Avec son passé génocidaire récent d’il y a tout juste 25 ans, son empreinte coloniale qui a fait énormément de dégâts, l’Histoire de ce pays n’offre pas un imaginaire des plus réjouissants ». Aldo est-il conscient de tout cela ?

Soigner les racines d’Aldo

Immédiatement, la façon dont vit Aldo avec son passé encombrant nous fait penser au projet Racines mené par Vinciane Hanquet. Son principe ? Dresser une sorte d’arbre généalogique à l’envers qui permet de remonter son passé, soigner ses racines pour mieux accepter le présent. Cette ancienne prof nous explique que les jeunes comme Aldo « sont très souvent victimes des conséquences de l’exil de leurs parents. Même des générations après. L’école a justement un rôle à jouer : celui de les décrypter, de donner un bagage aux enfants. Tous, peu importe les horizons, ont besoin de reconnaissance, de combattre le mépris et de sortir du rôle dans lequel tout un ensemble de petits mécanismes insidieux les a placés ». Propos en résonance avec ceux d’Alain Vanoeteren qui propose une piste intéressante : « Pour ces pré-ados, ces ados, l’enjeu consiste à guérir d’un passé. Je n’ai pas rencontré Aldo, mais vous semblez dire qu’il adule son papa. Pendant des années, ce jeune garçon s’est retrouvé sur les routes, à devoir fuir et affronter le fait que son héros, son mentor et toute sa famille étaient traités comme des parias, dans son propre pays, qui ne voulait plus de lui. Son père doit comprendre : ils n’ont pas les mêmes souvenirs. Ils ne parlent pas du même Rwanda ». Constat douloureux, quand on pense à ce que Marc a sacrifié pour que son pays se relève et offrir aux générations qui suivent un avenir plus serein. Là-dessus, les experts sont unanimes, seul le temps réconciliera le jeune Aldo avec ses origines. Ses parents doivent le laisser construire son identité, laisser à Aldo sa trajectoire et surtout ne rien lui cacher. Et ils doivent se rassurer en se disant que finalement son pays, son territoire, sa culture, ce sont eux. Et qu’un parent est souvent plus stable qu’une nation, pas vrai ? ♦

des progrès en français, ses compétences sont valorisées. Il a donc le désir d’adhérer au projet, d’être bien en Belgique. Qu’on lui laisse faire son choix ».

Qu’est-ce peut bien pousser un si jeune garçon, fraîchement débarqué sur le territoire à tourner aussi brutalement le dos à son passé, à sa culture. Alain Vanoeteren reçoit beaucoup de Rwandais et nous explique combien il est difficile pour eux de mettre du sens dans leur parcours, tant la situation est complexe. « La question de l’identité est très douloureuse. Chacun trouve ses propres solutions pour vivre avec. Rompre les ponts, en est une.



Les portes du regroupement familial se ferment de plus en plus

Laura Merla, sociologue à l'UCLouvain, nous éclaire sur le durcissement des conditions du regroupement familial. Un durcissement non sans liens avec la figure du « migrant méritant ».

Par JULIE LUONG

beaucoup plus qu'à nos simples concitoyens. Le droit migratoire, de plus en plus restrictif, entre alors en contradiction avec le droit d'avoir une vie familiale, inscrit dans la Déclaration des droits de l'Homme.

Depuis la Loi du 15 décembre 1980 qui régit le regroupement familial en Belgique, les conditions n'ont cessé de se durcir. Pourquoi ?



Laura Merla :

Le regroupement familial est l'une des voies d'entrée principales sur le territoire des migrants originaires de pays extra-européens. Ce durcissement s'inscrit dans la volonté plus

générale des gouvernements successifs de restreindre les flux migratoires, une volonté notamment portée par la N-VA, qui a d'ailleurs complètement fermé la porte au regroupement avec les ascendants. Aujourd'hui, un adulte ne peut plus demander à être regroupé avec son parent vieillissant demeurant dans son pays d'origine.

Autre exemple : le revenu exigé pour faire venir un membre de sa famille est désormais de 1 555 euros nets, soit au-dessus du salaire minimum.

Oui, et cela n'est qu'un aspect du durcissement des conditions. Ce que ça reflète, c'est un traitement différencié du droit entre une famille migrante et une famille autochtone. La Belgique est vraiment « à la pointe » en Europe au niveau de la reconnaissance de la diversité familiale, des familles monoparentales, de la parenté sociale, etc. Nous concevons assez bien qu'un enfant puisse être élevé par quelqu'un qui n'a pas de lien biologique avec lui. Et quand un enfant naît, on ne vérifie pas quel est le revenu des parents et le nombre de mètres carrés du logement dans lequel il va être accueilli. Mais la famille migrante, elle, doit se conformer au modèle un peu suranné de la famille nucléaire.

Non seulement on exige qu'il y ait un lien biologique entre l'enfant et la personne qui

l'élève mais on exige aussi un lien socio-affectif. Or, on est face à des familles qui ont été séparées, avec des parcours très accidentés. On leur en demande donc

Les familles migrantes doivent en fait à se conformer à un modèle de famille traditionnel, comme si elles faisaient partie d'une bulle en marge des mutations de la société.

Effectivement. Aujourd'hui, nous sommes face à une pluralité de modèles normatifs et cette pluralité n'est pas reconnue. Des familles autochtones peuvent d'ailleurs elles-mêmes se trouver confrontées à cette non-reconnaissance, par exemple autour de la question de la garde alternée égalitaire pour les jeunes enfants qui demeure une pierre d'achoppement dans les tribunaux de la famille. Mais la question ici, c'est la manière dont on considère

“ La question, c'est la manière dont on considère un enfant migrant : d'abord un migrant ou d'abord un enfant ? ”

l'enfant migrant. Est-on d'abord face à un enfant ou face à un migrant ? Normalement, c'est l'intérêt supérieur de l'enfant qui doit primer.

Revenus, modèle familial, logement : il faut cocher toutes les cases mais un peu mieux que les autres...

C'est le message qu'on envoie. C'est la fameuse vision du migrant méritant. Mais qu'est-ce que le mérite? Comment on l'évalue? Il faut se souvenir de l'histoire de ce migrant malien qui avait escaladé quatre étages pour secourir un enfant accroché à un balcon et qui a été naturalisé par le gouvernement français.

“ Les migrants doivent se conforter au modèle de la famille traditionnelle ”

De manière sous-jacente, il y a cette idée que c'est un privilège réservé aux gens qui le méritent et qu'en dehors de ça, ce sont des personnes qui viennent profiter du système. Voilà pourquoi on n'accepte plus le regroupement avec les ascendants : parce qu'il y a cette idée que les aînés coûtent au système, même si on a mis en avant pour les autochtones toute cette conception du vieillissement actif, leur implication dans le bénévolat, l'aide qu'ils apportent à leurs enfants pour articuler travail et famille. Pour les jeunes, c'est pareil : notre avenir dépend d'eux. Pourquoi ne pas les voir comme une richesse qui permettra d'équilibrer la pyramide des âges dans une société vieillissante?

Quelle est la place du regroupement familial dans le parcours des personnes migrantes?

On a tendance à croire qu'une personne migrante qui arrive

en Belgique que son conjoint et/ou ses enfants la rejoignent, mais ce n'est pas forcément le cas. Les projets migratoires sont évolutifs. Les personnes n'ont pas toujours l'intention de s'installer à long terme. Elles veulent parfois rester quelques années pour envoyer de l'argent dans leur pays d'origine. Parfois, elles auront un parcours de vie en Belgique : un travail, de nouvelles relations... Dans ce cas, on a des parents qui veulent faire venir leurs enfants et d'autres pas, car si les enfants sont bien intégrés dans leur communauté d'origine, ils n'ont pas toujours envie de les arracher à leur milieu, surtout si c'est pour les accueillir dans de moins bonnes conditions, dans un quartier paupérisé, où ils seront confrontés à du racisme et de l'exclusion. La Belgique n'est pas nécessairement un Eldorado.

Les parcours fragmentés des migrants rendent par ailleurs difficile le maintien du lien familial, et plus difficile encore de prouver ce lien.

Les technologies ont changé beaucoup de choses. Mais est-ce que l'Office des étrangers va considérer que des appels téléphoniques sont suffisants pour maintenir un lien? Toute la question est là. Sans compter que les systèmes culturels sont très différents : il y a des sociétés où il est tout à fait normal qu'un enfant ne soit pas élevé par son parent biologique mais confié à un autre membre de la famille. Est-ce que pour autant on doit empêcher ce parent biologique de faire venir son enfant en Belgique? Au final, ce qu'on demande aux familles migrantes c'est papa et maman sous le même toit et des revenus classe moyenne... ◆

